



African Migrations Workshop

The Contribution of African Research to Migration Theory

16–19 November 2010, Dakar, Senegal

Migrations africaines et modalisation par le bas à Buenos Aires

Régis MINVIELLE

E-mail : minviellergis@yahoo.fr

Doctorant en sociologie à l'Université Aix-Marseille1

LPED centre Saint Charles, Case 10, 3 place Victor Hugo

13331 Marseille Cedex 3

Résumé

Si les mouvements Sud-Nord sont des faits établis depuis longtemps tout comme les migrations régionales, apparaissent également des parcours pour le moins atypiques. La complexification des procédures de contrôles au nord et une mondialisation des sud expliquent en partie un certain éclatement des destinations. C'est ainsi qu'émergent désormais des routes sud-sud et intercontinentales. Si l'Asie, et plus particulièrement la Chine, sont devenues des destinations pour notamment des étudiants et des hommes d'affaires africains, l'Amérique du Sud et plus particulièrement l'Argentine, s'invitent désormais dans les itinéraires des Africains de l'Ouest.

Sénégalais et membre de la confrérie mouride pour la plupart, ils se consacrent au commerce de rue en investissant l'espace public à Buenos Aires. Symboles d'une internationalisation des flux migratoires, ces nouvelles figures de l'immigration dans le cône sud du continent américain illustrent une mondialisation qui se fabrique par le bas, dans les interstices des Etats. Cette migration sera appréhendée à l'aune de la problématique du transnationalisme. Objet de critiques qui lui contestent notamment son caractère novateur, ce paradigme laisse toutefois entrevoir de nouvelles perspectives pour la recherche en se proposant par exemple de réinterroger la nature des liens entre le pays d'origine et le pays d'accueil ou bien d'expliquer des circulations complexes et multidirectionnelles.

Introduction

De New York à Milan ou de Pékin à Buenos Aires, l'ensemble de la planète est aujourd'hui concerné par les migrations internationales. Les migrations internationales estimées à plus de 200 millions de personnes, tout comme la circulation des capitaux ou encore les délocalisations d'entreprise, ont participé à forger une représentation du monde basée sur l'idée de mondialisation. Si la décision d'émigrer n'est pas accessible à tous, la migration n'est toutefois pas l'apanage des pays du Nord. La scène politico-médiatique n'hésite pourtant pas à mettre en exergue le schéma simpliste qui consiste à réduire la migration internationale à un déplacement du sud vers le nord, schéma qui alimente de fait le mythe de l'invasion des pays développés par les populations issues du tiers-monde désireuses de fuir une pauvreté endémique. La réalité est autrement plus complexe et la tendance à la mondialisation des flux s'exerce non seulement dans tous les grands pays d'immigration au Nord et ses principaux bassins d'emploi mais aussi dans des pays émergents au sud. Le déclin des vieux couples migratoires, fondé sur des liens historiques entre pays de départ et pays d'accueil (Mexique/États-Unis, Maghreb/France, Inde et Pakistan/Royaume-Uni), au profit d'un éclatement des destinations, plus ou moins lointaines, telles que la Chine et l'Amérique du Sud qui accueillent des Africains subsahariens, ou encore l'Europe des Philippines et le Moyen Orient des Africains francophones, montrent à quel point se complexifient les dynamiques migratoires à l'échelle planétaire. Diversification et densification des flux sont des phénomènes également observables dans les pays du sud. De nombreuses explications peuvent être avancées : l'extension du capitalisme et des systèmes-monde favorisant un monde multipolaire, délocalisation de la production, mutations liées à la division du travail, ou encore les politiques restrictives au Nord. En effet, face à la multiplication des contraintes, à la complexification des contrôles, l'espace européen, par exemple, s'est peu à peu mué en une véritable forteresse pour les candidats au départ. Cet appareil qui peut être qualifié de coercitif, a conduit ces migrants à repenser leurs itinéraires et c'est ainsi qu'apparaît désormais des routes sud-sud et intercontinentales. Si l'Asie, et plus particulièrement la Chine, sont devenues des destinations pour notamment des étudiants et des hommes d'affaires africains, l'Amérique latine et surtout l'Argentine apparaissent également depuis peu de temps sur les cartes des routes migratoires.

Nous verrons dans cette communication que si jusqu'au début des années 2000, des Africains de diverses nationalités, débarquent au compte goutte dans le pays austral à la suite de détours ou de rencontres, il semble que la deuxième moitié de la décennie marque un tournant dans l'histoire de la migration africaine en Argentine. Cette accélération du flux est à attribuer aux Sénégalais, mourides, jeunes hommes (entre 20 et 30 ans) et travaillant comme vendeurs de rue à Buenos Aires, pour la plupart.¹ Après avoir évoqué les différents profils des pionniers de la migration africaine en Argentine, nous tenterons d'analyser cette migration et plus particulièrement celle des mourides, à l'aune de la problématique de « mondialisation par le bas » pour reprendre les termes d'A. Portes et d'A. Tarrius, dans ces territoires Sud-américains traversés par des circulations qui transcendent des Etats.

1/ Les pionniers: Une pluralité des profils.

L'Argentine est traditionnellement une terre d'immigration. Depuis la fin du XIX^e, elle accueille successivement des populations originaires de l'Europe entière, puis du Moyen Orient, et puis plus récemment à partir des années 90, de l'Amérique du Sud (Paraguayens, Boliviens et Péruviens), et de l'Asie (Coréens du sud et Chinois). Enfin le pays austral s'invite désormais dans les parcours d'Africains.

Comprendre l'histoire de la migration africaine en Argentine, comme dans tout phénomène migratoire, c'est tenter de décoder les rythmes, les temporalités, les

¹ La Commission Nationale des Réfugiés en Argentine (CONARE), organisme interministériel régit par la loi générale de reconnaissance et de protection des réfugiés, a livré les chiffres suivants: entre 2000 et 2006, 446 demandes d'asile provenant d'Afrique subsaharienne ont été enregistrées dont 18 de Guinée Conakry, 23 du Ghana, 23 du Cameroun, 26 du Liberia, 29 de la République Démocratique du Congo, 58 du Nigeria, 87 de Sierra Leona et 182 du Sénégal. Si les sénégalais sont déjà majoritaires au cours de cette période, le phénomène va s'amplifier entre 2006 et 2008 puisque la CONARE comptabilise 529 demandes dont 438 formulées par de sénégalais, 11 par des ghanéens, 18 par des guinéens, 27 par des ivoiriens et 35 par des nigériens. Il est intéressant de noter que seulement 2 sénégalais ont pu obtenir le droit d'asile en Argentine. Ces chiffres donnent juste un aperçu du flux sénégalais mais il est bien difficile d'établir un recensement sachant que la majorité n'effectue pas ou plus la demande d'asile en sachant qu'elle leur sera refusée.

lenteurs, les détours, les continuités puis les accélérations et les décélérations. Ce sont des histoires individuelles, des trajectoires qui se tissent dans des prises de décisions successives, dans des rencontres, dans des contextes familiaux, sociaux et politiques qui précèdent et impulsent des déplacements de collectifs. Qu'ils soient familiaux, régionaux, nationaux, religieux ou ethniques, le départ en migration de ces groupes ou collectifs dépend directement de ceux qui ont ouvert la voie, ou en d'autres termes des pionniers. Ces défricheurs volontaires ou égarés, qui se sont aventurés en dehors des chemins balisés ou des destinations habituelles, en quête d'un avenir prospère, de revenus meilleurs, de découverte, d'émancipation personnelle ou au contraire en situation d'obligation d'apporter une aide économique régulière à la famille laissée au pays d'origine, dessineront, pour certains d'entre eux, les contours d'une nouvelle migration en exaltant les vertus du pays d'accueil et en constituant des têtes de pont, en servant de relais, et en offrant le cas échéant, l'accueil, l'hébergement, et parfois le démarrage d'une activité aux futurs migrants.

Les primo-arrivants originaires du continent africain posent leur valise en Argentine au cours de la décennie 1990 et au tout début des années 2000. A cette époque, les arrivées s'effectuent de manière éparse et individuelle. Les profils sont singuliers : on compte autant de parcours que de migrants. Si les profils sont multiples, la plupart était déjà rompue à l'expérience migratoire et envisageait l'Amérique du Sud et plus particulièrement l'Argentine comme une étape vers l'eldorado États-Unien. Parmi ces pionniers venus s'aventurer sur l'extrême sud du continent américain, on compte des intellectuels, un joueur de football, un artiste et des ouvriers du bâtiment et de l'automobile. Pierre, originaire de République Démocratique du Congo est un de ces pionniers. Opposant politique au régime autoritaire du Zaïre de Mobutu a dû s'exiler pour avoir participé à des manifestations d'opposition au régime en tant que membre du parti de l'Union pour la Démocratie et le Progrès Social (UPDS). Mais ses demandes d'asile en France et en Belgique n'aboutissent pas. Cherchant une porte de sortie, l'Argentine apparaît donc comme une solution temporaire. Un visa touriste en poche, il débarque à Buenos Aires en 1995 et fait immédiatement la demande de réfugié politique. Cette demande sera acceptée et une aide financière du HCR de 400 pesos mensuels lui sera allouée jusqu'en 1998. Sa trajectoire professionnelle, malgré des diplômes à faire valoir sur le marché du travail, est loin d'être linéaire et ascendante. Jusqu'en 1999, date à laquelle il épouse Inès, une Argentine de Buenos Aires, il donne

des cours particuliers d'anglais et de français. Ce n'est qu'en 2000 que Pierre peut enfin exercer sa spécialité de conseiller financier au sein d'un groupe industriel développant l'activité de location de matériel de construction. Mais en 2004, il est licencié suite à un plan de restructuration. Désabusé face à l'impossibilité de retrouver un emploi dans sa branche d'activité, il s'essaye au métier d'électricien mais sans grande réussite. Il redonne donc des cours de langue étrangère à des lycéens et des étudiants et mène parallèlement depuis 2005, une activité militante de lutte contre les discriminations au sein de l'IARPIDI (Institut Argentin pour l'Egalité, la Diversité et l'Intégration) une association de défense des droits des réfugiés et des migrants. En 2009, il prend la direction de l'association et peut dégager des revenus de cette activité.

Lamine est un autre pionnier au parcours bien différent : âgé de 42 ans, appartenant à l'ethnie diola et originaire de la Casamance. En 1991, il émigre en Arabie Saoudite dans le cadre d'accords binationaux signés entre le Sénégal et le pays du Golfe qui a besoin de main d'œuvre. Il passe 4 ans dans la ville de Djeddah dans lequel il effectue le métier de carrossier. De retour au Sénégal au terme de son contrat, il n'envisage pas son avenir au Sénégal qui ne lui offre pas d'opportunités d'emploi. Il repart donc en migration avec comme objectif, les Etats Unis. Un refus de visa le conduit à changer ses plans et à élaborer un projet à étape. Dans ce projet, il se dit que l'Amérique Latine permettra un rapprochement et facilitera l'obtention du précieux visa. Souhaitant se rendre dans un pays « économiquement fort » selon ses propres termes, son choix se porte alors sur l'Argentine en raison de la puissance de sa monnaie. Le peso était en effet ajusté sur le dollar depuis 1992.² Il envisageait donc l'Argentine à cette époque comme une étape lui permettant de constituer un pécule avant de repartir.

Après un an de petits boulots, alternant des tâches domestiques (jardinier), le travail de manœuvre dans le bâtiment et de mécanicien dans un garage, il décroche finalement un emploi de carrossier-tôlier auprès de l'usine de montage automobile Ford, basée dans la ville de General Pacheco située à la périphérie de Buenos Aires. Intervenant à la fin de la chaîne de montage des différents modèles de la célèbre marque américaine, Lamine, gravit peu à peu les échelons pour devenir chef d'équipe depuis 2006.

² Lorsque le peso remplace l'Austral en 1992, une loi de convertibilité impulsée par une politique de réévaluation aligne le peso à hauteur du dollar. Ce n'est qu'avec la crise bancaire et monétaire de 2002 que le peso commencera à décroître sérieusement. Aujourd'hui, un dollar équivaut à environ 3,9 pesos

C'est aussi la valeur de la monnaie qui attire des Maliens comme Aliou et Djibril en 1997, dans le pays austral, après avoir travaillé en Lybie dans le secteur du bâtiment et transité ensuite au Brésil, pays à partir duquel, ils tentèrent d'obtenir le visa pour les Etats-Unis. Débutés, ils optent pour l'Argentine qui offrait des revenus plus intéressants. Après avoir également travaillé comme manœuvre sur des chantiers, ils se reconvertissent en commerçants en s'associant pour vendre des « shawarmas » au cœur du marché informel de La Salada³ situé en périphérie de Buenos Aires. Envisagé seulement comme une étape vers les Etats-Unis, l'Argentine devient finalement un pays d'installation. Ces installations, pour Aliou et Djibril, se concrétisent dans la conception de familles élaborées avec leurs épouses argentines.

Stéphane est camerounais. Originaire de Douala et ancien joueur de foot professionnel du championnat sud africain. Débarqué en 2001 en Argentine dans le but d'écouler des sous-vêtements importés d'Asie, son affaire périclita. Il se reconvertit en restaurateur et occasionnellement en agent de joueur. A ce titre, il décide de recruter dans son pays d'origine. Il s'agit aussi de faire venir des jeunes joueurs de football, espoirs du football camerounais et de les proposer à des clubs argentins. Depuis 2007, Stéphane a déjà fait venir 5 joueurs âgés de 19 à 22 ans. Quand ils ne sont pas sur les terrains de football, ils travaillent en cuisine du mercredi au dimanche, c'est-à-dire pendant les horaires d'ouverture. Stéphane assure quant à lui le service et la gestion du restaurant.

Ces quelques exemples parmi tant d'autres donnent à voir une diversité dans les parcours de ces migrants au long cours et une hétérogénéité des profils. Ceux-ci, dans de proportions plus ou moins importantes, constituent des têtes de pont de migrations bien souvent fondées sur le réseau familial. Ainsi Lamine en compagnie de son épouse Fatou, ont permis l'arrivée d'un frère et de 3 neveux de Lamine ainsi que d'une sœur de Fatou.

Chez les mourides, le processus diffère sensiblement. La réussite de l'un d'entre eux, arrivée dans les années 90 et originaire de Diourbel, devenu commerçant établi à

³ L'Immense marché informel en périphérie de Buenos Aires, au bord de la rivière riochuelo, La Salada abrite plus de 10000 stands qui proposent des vêtements confectionnés par des boliviens à des prix défiant toute concurrence. Fondée par des boliviens en 1991 par des boliviens qui occupèrent ce terrain vague abandonné pour vendre des habits, la Salada est devenu en quelques années, le plus grand fournisseur des petits commerçants de toute l'Argentine et des consommateurs des classes populaires. En effet, la foire qui ouvre ses portes deux jours par semaine, le mercredi, à partir d'une heure du matin, tout comme le dimanche voit des autocars en provenance de tout le pays remplis de commerçants venus acheter en gros et de consommateurs désireux de faire des bonnes affaires.

Buenos Aires, a induit une migration à plus grande échelle, dépassant largement le cadre familial, pour s'élargir au réseau religieux des taalibés en provenance de régions diverses telles que Touba, Diourbel, M'Bour, Kaolack, Thiès, ou encore Dakar. Dès leur arrivée, ces jeunes taalibés se consacrent à la vente de rue.

2/ Les mourides vendeurs de rue:

Comme nous venons de le souligner, les profils des migrants d'Afrique de l'ouest en Argentine sont pluriels. L'activité professionnelle occupée par les Africains est également diversifiée. Cependant, une activité, de par sa visibilité dans l'enceinte de la capitale argentine mais aussi à sa périphérie, émerge et s'invite dans l'espace public. Il s'agit de la vente de rue. A l'image de nombreuses métropoles, Buenos Aires consacre à cette activité une place de choix. Les espaces de flux et de croisements sont privilégiés par les implantations marchandes et symétriquement les concentrations commerciales génèrent d'importantes circulations. Ces espaces sont généralement situés aux abords de gares ferroviaires ou routières, des stations de métro principales ou encore d'axes ou carrefours routiers. Ce sont ces lieux que les vendeurs de rue investissent et qui se surajoutent à de nombreux commerçants dits établis. A Buenos Aires, comme à Marseille, Paris, Milan ou Barcelone, ce sont les migrants qui bien souvent dépourvus de compétences et de capital culturel installent leur marchandise sur le trottoir ou qui se déplacent à la recherche du client potentiel. Dans la capitale argentine, les Péruviens et les Paraguayens sont les plus nombreux et commercialisent des vêtements, des chaussures, des étuis de téléphone portable, du café, des boissons fraîches. A leurs côtés, des Boliviens vendent des fleurs et des fruits et légumes. Les Brésiliens circulent en portant sur leurs épaules des hamacs. Dans ce fourmillement journalier, se mêlent des Sénégalais qui proposent à la vente de la bijouterie fantaisie. Si pendant les jours de la semaine, on occupe les espaces de croisements des flux, permettant aux cohortes de travailleur de faire un achat sans perdre de temps, le week-end et les jours fériés, on déplace son stand ou son étalage au gré de la mobilité urbaine de la population qui met à profit son temps libre pour déambuler dans les nombreuses foires et marchés de la ville.

La débrouille, c'est-à-dire, la capacité des individus *à se tirer d'affaire en faisant preuve d'ingéniosité*⁴ nous semble un terme opératoire lorsqu'il s'agit de définir les compétences individuelles des commerçants de rue. Au cœur du monde relationnel, *le débrouillard* est celui qui se meut dans un « *univers matériellement précaire et socialement disqualifié* » et qui use de *techniques de survie, d'enrichissement et de requalification sociale, et articule pour ce faire des compétences d'ordre relationnelle et cognitif, une expérience de la ville et des pratiques d'urgence* comme nous le rappelle Florence Bouillon au cours d'une recherche sur les économies de la rue à Marseille⁵.

Les acteurs de la débrouille ou de l'économie de la rue sont dans la plupart du temps, dans l'incapacité d'accéder au marché du travail légal. L'absence de compétences à faire valoir sur un marché du travail devenu de plus en plus spécialisé et générateur d'une compétition toujours plus acharnée entre les demandeurs d'emploi, le déficit de capital social essentiel dans la quête de l'emploi salarié, conduisent de nombreux acteurs des classes populaires et de la migration à (ré)*inventer leur quotidien*⁶ pour faire référence à Michel De Certeau. « *Inventer son quotidien* », c'est, pour ces nouveaux acteurs de la mondialisation par le bas, vivre de la rue, c'est-à-dire de tirer des ressources d'un environnement qui, bien souvent pour le sens commun, paraît hostile, dangereux, immoral, souillé. C'est pourtant dans ces lieux dit inhospitaliers, que des Sénégalais investissent en proposant de la bijouterie-fantaisie aux passants et qui constituent les nouvelles figures de l'économie de rue traditionnellement dominée par les migrants latino-américains depuis le début des années 1990. Le commerce de rue est foncièrement associé à la mobilité. En effet, cette activité qui implique soit d'apporter un bien au client susceptible de l'acheter, soit d'amener le consommateur final jusqu'à un espace qui expose les produits à vendre. Ce type de commerce est aussi parfaitement adapté au rythme accéléré des passants en réduisant au maximum les temps de pauses imprévues. Il possède cette capacité de saisir des individus en mouvement. Les termes utilisés pour décrire la profession, telle que colporteur, marchand ambulant, camelot ou encore vendeur à la sauvette se réfèrent directement à la mobilité.

⁴ Dictionnaire Larousse

⁵ Florence Bouillon, Des acteurs et des lieux : les économies de la rue à Marseille, in M.Peraldi *Cabas et Containers, activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*. Maisonneuve et Larose, Paris, 2001.

⁶ Michel De Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Gallimard, Paris, 1990

Le terme « colportage », ainsi défini par le Petit Robert de 2001, “*Action de colporter, métier du colporteur*” remonte à 1723, mais c’est dès le début du XVI^e siècle que seraient fixés en français les termes “colporteur” (1533) et “colporter” (1539):

- Colporteur: *Marchand ambulant qui vend ses marchandises de porte en porte.*
- Camelot. *Colporteur qui parcourt les campagnes, va de ville en ville. Colporteur d'articles de mercerie, de toiles, de livres”;*
- Colporter: “ *Transporter avec soi (des marchandises) pour vendre. Colporter son bagage sur le dos, sur une petite voiture. Colporter des marchandises, des livres*

Les dispositifs de vente (chariots, roulettes, étals, valises) des marchand se caractérisent aussi par leur mobilité et s’opposent aux commerces considérés comme établis. Les boutiques et magasins se signalent en effet par la permanence de rouages fixes de gestion de l’interface publique/ privé (vitrines, portes, rideaux). C’est donc dans ce registre ambulant que s’inscrit le colportage traditionnel. Dans les réglementations (urbanistiques ou juridiques), c’est le fait que le vendeur réalise l’acte de vente dans l’espace public qui semble importer d’abord et non sa mobilité ou son informalité.

Dès leur arrivée sur le sol argentin, les sénégalais endossent le costume du colporteur, en bénéficiant bien souvent de la solidarité confrérique mouride.

3/ Buenos Aires : les prémices d’une organisation commerciale mouride

Gérard Salem⁷, dans les années 70, interpellé par l’arrivée croissante de marchands sénégalais qui commercialisaient des objets d’art africain sur les marchés français et les attitudes très hostile qui l’accompagnaient⁸, a très bien mis en évidence le système commercial mouride. En parcourant de nombreuses villes françaises (Paris, Marseille, Lille, Lyon Strasbourg, Bordeaux), il a pu de cette manière, décortiquer l’extension de leurs implantations. Salem montre très bien ensuite comment ces

⁷ G.Salem, *De Dakar à Paris, des diasporas d’artisans et de commerçants. Etude socio-géographique du commerce sénégalais en France*, thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris, EHESS, 1981

⁸ En 1977, un garçon de café tente d’assassiner, à coups de fusil, un jeune commerçant sénégalais. L’année suivante, un arrêté municipal interdit la vente de rue dans le centre ville

implantations se densifient au fil des années et qui iront au-delà des frontières hexagonales, avec notamment des incursions en Allemagne et en Espagne.

Si la migration sénégalaise et mouride de Buenos Aires partage avec les villes françaises des années 70, la similitude de la prégnance de la vente ambulante comme mode d'insertion dans la société d'accueil, quelques divergences sont à noter. A la différence de ce que qu'il avait observé, les liens commerciaux avec le Sénégal sont inexistantes, du fait de la distance mais aussi et surtout de la nouveauté de ce courant migratoire. Cette absence de lien de part et d'autres de la chaîne migratoire contraint les taalibé à la débrouille en exploitant le marché local et les produits qui lui sont associés. A l'exception d'un entrepreneur migrant possédant une boutique dans une galerie marchande d'une rue piétonne et touristique du centre ville et capable, en raison de ses voyages au Sénégal, de présenter à la vente, des djembés, ou des boubous en provenance de Dakar, les colporteurs, en raison d'un capital économique limité, approvisionnent l'ensemble de leur stock localement. Pour créer ce stock, ils bénéficient de l'appui de la communauté mouride. Face à l'afflux de sénégalais soudainement important dès 2007 et ce jusqu'à 2009, et de loin la population africaine la plus nombreuse en Argentine, la CONARE n'accorde plus le statut de réfugié aux sénégalais. La conséquence directe de cette négation du statut de réfugié est la fermeture de l'accès à des ressources économiques délivrées par l'intermédiaire des associations qui travaillent en collaboration avec le HCR. En réponse à cette obstruction, les migrants ont recours à des formes d'entraide et de solidarité.

G. Salem avait constaté le rôle prépondérant dans le système commercial mouride de la figure du grossiste qui assurait un premier accueil, le gîte et les premières marchandises sous forme de prêt au nouveau venu. En fournissant régulièrement les détaillants, il devenait ainsi l'intermédiaire naturel entre des jeunes commerçants qui lui doivent tout et d'autres partenaires commerciaux. De fait s'instaurait *une relation exclusive de toute autre qui s'apparente au plan commercial à la relation Marabout/Taalibé*⁹ de sorte que le taalibé se place dans une situation de dépendance financière, matérielle et morale.

Cette figure, absente de la migration sénégalaise à Buenos Aires, implique des relations plus horizontales entre jeunes commerçants. Toutefois, il faut se garder de

⁹ G.Salem, op cité, p117

toutes conclusions hâtives. Selon nous, cette figure n'a pas encore émergé en raison de la jeunesse de cette migration, du profil des migrants, à savoir des jeunes d'origine rurale disposant d'un capital économique et culturel restreints.

Salem souligne également que « *les alliances confrériques sont, le plus souvent, greffées sur les stratégies familiales* » (1981 : 271) En se superposant, le réseau familial et le réseau confrérique permettent de rendre avantageux un commerce basé sur la multiplication des intermédiaires, des produits, les lieux d'approvisionnement et les lieux de vente pour pouvoir réaliser certaines marges. A Buenos Aires, la configuration est toute autre ; la gamme de produit est peu élargie : des colliers, des bagues, des chaînes, des bracelets et des montres constituent le stock. Les lieux d'approvisionnement ne varient guère en dehors des fournisseurs sud-coréens. Le système commercial ne semble pas encore aussi complexe que celui détaillé par Salem.

Enfin, l'impossibilité de créer un monopole sur les produits mis en vente par les colporteurs peut constituer aussi un élément d'explication.. Ce sont les Sud-coréens de Buenos Aires qui contrôlent les étapes de la commercialisation de la bijouterie-fantaisie fabriquée en Chine. A ce titre, A. Cohen, avait souligné dans un ouvrage collectif¹⁰ traitant de l'évolution du commerce en Afrique de l'ouest et dirigé par Claude Meillassoux lorsqu'*un groupe ethnique est responsable de la plupart des étapes de commercialisation, il lui est plus facile de surmonter les difficultés de l'échange à distance, s'applique également aux membres d'une confrérie islamique* » (1971 : 266) .

C'est sans doute dans la capacité à contrôler une filière commerciale que se situe l'enjeu de la durabilité de la migration sénégalaise en Argentine. Cependant, S. Bava (2002) a souligné que le dispositif mouride ne reposait pas uniquement sur la relation confrérique. A Marseille, des acteurs d'origine ethnique différente intervenaient dans l'organisation de l' « économie de bazar ». Malgré des conflits dans les années quatre-vingt avec les Maghrébins (S. Bredeloup, 2001)¹¹, les commerçants mourides s'approvisionnaient grâce à des réseaux qui ne sont pas forcément communautaires et

¹⁰ Abner Cohen, Cultural strategies in the organization of trading diasporas in Claude Meillassoux, *L'évolution du commerce en Afrique de l'ouest*, Oxford university press, 1971

¹¹S.Bredeloup, « Marseille, carrefour des mobilités africaines », in, *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, sous la d° de M. Péraldi, Maisonneuve & Larose et MMSH, 65-106.

leur clientèle n'était pas sénégalaise. En ce sens, il ne s'agit pas d'un commerce ethnique car toute la chaîne commerciale n'est pas maîtrisée par les mourides. On retrouve cette logique à Buenos Aires où les partenaires commerciaux des Sénégalais peuvent être sud-coréens concernant la bijouterie, péruviens quand il s'agit de s'approvisionner en paire de lunettes de soleil. La vente, comme à Marseille, n'est pas destinée à la communauté sénégalaise.

4/ Mondialisation par le bas et transnationalisme :

Sur la carte des routes migratoire, l'Argentine s'impose comme une alternative, ou une solution de repli (nombreux sont ceux qui ont fait des demandes de visa dans un pays européen mais toutes refusées) à l'Europe ou aux Etats Unis. Cette nouvelle donne migratoire, bien que très récente et donc source de difficulté pour le chercheur ne disposant que très peu de recul, augure vraisemblablement une mondialisation des Sud, par le bas, pour faire référence aux travaux de A. Tarrius (2002)¹² et A. Portes (1999).¹³

Cette mondialisation est entendue par ces auteurs comme un processus qui opère en dessous des Etats, dans leurs failles et leur carence. Ces Etats qui, selon B .Badie¹⁴, perdent en outre de leur souveraineté avec l'avènement de la mondialisation dont la caractéristique principale est l'interdépendance et la multipolarité accrue des relations internationales. Les migrants s'engouffrent dans ces failles depuis le Sénégal jusqu'en Argentine, et en transitant par le Brésil. En effet, les Sénégalais, munis d'un visa touristique et obtenu auprès de l'ambassade du Brésil à Dakar, voyagent de Dakar vers Sao Paulo ou de Dakar vers Fortaleza au nord est, via le Cap-Vert, avant de traverser le pays en autocar jusqu'à la frontière avec l'Argentine qu'ils passent clandestinement puis reprennent un autocar jusqu'à Buenos Aires. Profitant de la porosité de cette frontière, ils n'hésitent pas non plus à refaire la route dans l'autre sens pour chercher une

¹² A. Tarrius, *La Mondialisation par le bas : Les Nouveaux Nomades de l'économie souterraine*, Balland, 2002

¹³ A. Portes, La mondialisation par le bas in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, Vol 129, Numéro1, 1999

¹⁴ B.Badie, *Un monde sans souveraineté, les états entre ruse et responsabilité*, Fayard, Paris, 1999

autorisation de séjour au Brésil. En effet, la précarité juridique¹⁵ des Sénégalais en Argentine peut conduire à des stratégies délocalisées. Nombreux sont les Sénégalais qui se sont déplacés au Brésil, en se jouant des frontières pour séjourner quelques jours dans la ville de Passo Fundo au sud du pays ou encore dans la mégalopole de Sao Paulo dans le but de déposer des demandes de régularisation alors qu'ils vivent en Argentine. Les Sénégalais mettent ainsi en œuvre des stratégies transnationales du droit de séjour. Ils exploitent les opportunités de chaque territoire : on vit en Argentine qui offre un marché de la rue pour ces vendeurs à la sauvette et on utilise le pays voisin comme une ressource juridique pour prévenir le futur et une éventuelle installation. En effet, une nouvelle loi fédérale promulguée le 2 juillet 2009 a initié une régularisation massive des étrangers résidant illégalement au Brésil. Elle fait suite à la loi de 1998 qui avait déjà profité à 40.000 personnes. Issue de la volonté du président Lula, cette politique donne un nouveau regard sur la question de l'immigration en considérant l'apport culturel et social de ces étrangers pour le pays.

Pour décrire ces circulations qui se jouent des Etats-Nations, A. Tarris a recours au concept de nomadisme tandis qu'A. Portes parle de communautés transnationales. Ces dernières nourries par les migrations internationales se définiraient par une co-présence, au contraire de « *la double absence* » évoquée par A. Sayad, à travers un déploiement d'activités et de relations simultanément dans le pays de départ et d'accueil, justifiée par la logique de l'expansion capitaliste de l'entrepreneuriat basée sur le profit tiré des différentiels de prix, de monnaie et d'information entre les territoires. Ces différentiels alimentent des circulations et des mouvements de va et vient et des réseaux au sein desquels s'ancrent et se développent des communautés transfrontalières. Dans cette approche paradigmatique, l'« ici et là bas » se substituerait au « ni d'ici, ni de là bas » et des identités fluides ou nomades s'adosseraient à ces circulations.

Au cours des deux dernières décennies, certains auteurs, comme notamment les anthropologues américains N. Glick-Schiller, L. Bash, C. Blanc Szanton, A. Portes et U

¹⁵ Après avoir formulé une requête comme demandeur d'asile auprès du HCR en Argentine, les migrants se voient attribuer, le temps de l'enquête, un récépissé renouvelable tous les 3 mois qui leur donne accès aux soins et leur permet de travailler. Au-delà de l'enquête qui peut durer plus d'un an, soit ils obtiennent le statut de réfugié, soit ils deviennent des sans-papiers, ce qui est le cas de la grande majorité des Sénégalais. Bien que dépourvu de statut juridique, ils sont cependant tolérés puisqu'ils ne sont pas expulsés.

Hannerz considèrent le transnationalisme comme un phénomène émergent, marquant une rupture décisive avec le passé. D'autres au contraire, comme R. Waldinger le perçoivent comme un fait classique et inhérent aux migrations, avançant « un particularisme longue distance »¹⁶ qui prend actuellement une prépondérance plus grande qu'aux époques précédentes. L'usage d'expressions telles que « communautés transnationales », « pratiques transnationales », « immigrants transnationaux » s'est propagé à l'ensemble des sciences sociales sans que dans de nombreux cas un support empirique donne une pertinence certaine au concept. Nous ne saurions nier le poids de ce nouveau regard sur la compréhension des migrations internationales contemporaines, sur les immigrants ou plutôt sur les migrants. La multiplicité des formes migratoires, le caractère multi-site propre à la migration (société d'origine, société d'accueil, transit, liens avec la diaspora sur d'autres territoires) qui complexifie la délimitation du terrain, la polysémie de cet objet d'étude sont autant de facteurs qui favorisent une logique d'analyse multidirectionnelle sur laquelle s'appuie le cadre théorique du transnationalisme. En réalité, depuis 1990, on a assisté à un changement de paradigme. Le modèle du transnationalisme oblige à repenser la logique d'analyse de relations unidirectionnelles simples (origine-destination, migration de retour, (re)groupement familial, migrations temporaires ou définitives, etc.). On appréhende désormais la complexité des migrations circulaires, de la réémigration, des migrations transfrontalières ;

Selon ce nouveau paradigme, les acteurs de la migration reconstruisent des liens qui les unissent à leur pays d'origine. Les processus d'assimilation dans les pays de destination laissent désormais la place à un partage entre deux sociétés fondé sur une nébuleuse de liens qui subliment les frontières nationales et complexifient les relations sociales avec les sociétés d'origine et d'accueils. Ainsi les voyageurs au long cours élargissent la sphère du pays d'origine pour l'englober également là bas dans le pays d'accueil.

Le transnationalisme devient ainsi le cadre opératoire à l'analyse de ces liens. Dans ce nouveau modèle d'organisation, basé sur le réseau, la région ou le pays d'origine fait office de point de référence déterminant dans les réseaux institués par les migrants. Toutefois ces réseaux englobent, outre la société d'origine et la société, d'autres lieux

¹⁶ Roger Waldinger, Transnationalisme des immigrants et présence du passé, in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Numéro vol. 22 - n°2 (2006).

de destinations et donnent une complexité aux processus sociaux, identitaires et relationnels entre les différents acteurs du réseau.

Par ailleurs, la plupart des études abordant le sujet, il apparaît que les pratiques transnationales constituent surtout un phénomène de la première génération des migrants et qu'elles ont tendance à s'estomper au cours des générations suivantes. Dans ce cas, le transnationalisme ne serait qu'une étape intermédiaire du processus d'assimilation.

Finalement, loin d'être un nouveau phénomène, le transnationalisme apparaîtrait comme différent du « vieux » transnationalisme à cause de l'influence de la mondialisation qui s'accompagne d'une réduction des distances liée à la révolution technologique. Cette « *compression de l'espace spatio-temporel* » (Z. Bauman)¹⁷ et la facilitation des communications qu'elle procure, est aussi en débat. Certes, les outils comme l'internet ou le téléphone portable favorisent, densifient et accroissent considérablement les échanges entre les migrants et leurs régions d'origine, contribuant à une nouvelle géographie multipolaire. Waldinger rappelle cependant que les simples lettres, comme celles du « paysan polonais » décrites par Thomas et Znaniecki¹⁸, avaient également tissé des réseaux de migration transocéaniques.

Le terme transnational n'est d'ailleurs pas récent. Randolph S. Bourne l'a d'ailleurs utilisé dans un article dès en 1916, intitulé *Transnational America*¹⁹. Il affirmait dans cet article que les Etats Unis devaient s'adapter aux cultures des immigrants pour se convertir en une Amérique cosmopolite et devenir une nation transnationale, connectée à d'autres Etats sur la base d'un partage de liens culturels communs. Le concept a été depuis repris, étendu à l'ensemble des sciences sociales et associé bien souvent à la problématique de la mondialisation, parfois en lien avec les migrations internationales et des entreprises globales (Portes, 2006 : 208).

Ainsi, bien que le transnationalisme donne un nouveau souffle à la recherche sur les migrations, quelques déficiences, du point de vue des apports théoriques sont toutefois à noter traduits par une faiblesse relative de connaissance empirique sur les pratiques transnationales.

¹⁷ Z. Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Hachette, 1998

¹⁸ F. Znaniecki, W. I. Thomas, *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique : Récit de vie d'un migrant*, Nathan Université, Paris, 1998

¹⁹ Randolph S. Bourne, *Transnational America* in *Atlantic Monthly*, 118, 1916, 86-97

Conclusion

Animateurs d'une économie de rue, ces entrepreneurs migrants venus d'Afrique et installés en Argentine constituent ainsi des figures d'une migration globalisée caractérisée par une multiplicité des destinations, dans laquelle, en ce qui concerne le cône sud, les modes d'insertion se font par « le bas » et à travers des réseaux qui transcendent les Etats. Ces savoirs-circulés rendent obsolètes le circuit ancien de l'altérité à l'intégration. Ce sont plutôt des « *capacités métisses souvent, momentanées* » (Tarrus, 2002) qui s'expriment à travers des déplacements entre plusieurs espaces qui confèrent une identité nomade.

Certes Touba et sa dimension spirituelle ainsi que la confrérie et la vie communautaire constituent des piliers fondamentaux de l'identité des jeunes mourides en Argentine. Nombreux sont ceux qui entretiennent le sentiment d'appartenance à un terroir, une identité liée au village d'origine, au voisinage, à la parenté, à la ville sainte. Ils restent fondamentalement liés à leur culture d'origine et aux lieux significatifs à leurs yeux. Ce sont ces convictions et le partage de valeurs communes qui leur donnent cette capacité à s'organiser malgré l'adversité et l'hostilité rencontrée dans les territoires où ils s'installent. Mais d'autres paramètres, tels que le déplacement dans des espaces sociaux transnationaux, et des logiques métisses caractérisent leur expérience quotidienne.

L'activité de colporteur peut être aussi vue comme un rempart aux pesanteurs, alimentée par des circulations à travers des univers géographiques, sociaux et symboliques distincts. En effet, le dispositif commercial mouride s'est d'abord enraciné sur le maillage de Buenos Aires et de sa périphérie, avant de s'étendre, face à une saturation du marché liée à un gonflement du flux, à d'autres régions de l'Argentine, comme celles de Cordoba et de Corrientes. D'autres, lassés de la vente de rue, tentent leur chance le sud du Brésil, où ils essaient de s'employer dans l'agriculture et le bâtiment. Certains d'entre eux échouent et reviennent en Argentine. Ces mouvements de va et vient, ces passerelles qui se tissent entre ces espaces sociaux, culturels et politiques, le cumul des statuts et des activités, tout comme l'attachement à la société d'origine à travers les échanges communicationnels fréquents avec la famille, les mandats envoyés régulièrement, la religion sont autant d'éléments qui caractérisent

le transnationalisme des mourides en Argentine. B. Riccio²⁰, dans son étude sur les mourides d'Italie pondère la multiplicité des modes d'identification, à l'œuvre dans le transnationalisme, en soulignant la permanence de leurs repères existentiels, de l'idée d'un retour et d'un investissement affectif et matériel au Sénégal. Ce constat peut aussi s'imposer à l'Argentine dans une certaine mesure, d'autant plus que la migration mouride est très récente et que l'attachement au Sénégal demeure intacte.

Finalement, la migration sénégalaise et mouride de la fin des années 2000 à Buenos Aires pourrait suivre le même processus que celle observée à New York et décrite par V. Ebin. Dans un article intitulé *camelots à New York : les pionniers de l'immigration sénégalaise*, paru dans la revue *Hommes et Migration*, en 1992, V. Ebin montre comment à partir d'une insertion par le commerce de rue accompagnée d'une condition de vie précaire, les camelots vendant des parapluies, des lunettes de soleil, des écharpes ou encore des alliaient permettre à d'autres profils de migrants tels que des étudiants, des travailleurs qualifiés, des vendeurs d'objet d'art africain, ou encore des employés de restaurant et des ouvriers du bâtiment de s'installer aux Etats-Unis. Les colporteurs étaient donc des pionniers et certains d'entre eux allaient sortir de la précarité grâce à la force des liens de solidarité communautaire pour connaître des réussites commerciales spectaculaires. En effet, ceux qui obtinrent les meilleurs gains, mirent en commun leur capital et achetèrent la marchandise destinée à être revendue par les vendeurs ambulants. Grâce à ce marché rentable, ils devinrent propriétaires de commerces de gros fréquentés également par les non sénégalais. Mais cette expansion allait s'accroître en transformant leur boutique de gros en activités d'import-export au niveau international. Initialement colporteurs, ils deviennent par la suite des acteurs économiques de premier plan en se spécialisant dans le transport aérien et maritime, en exportant des vêtements, des produits de beauté, des équipements électroniques, des machines ainsi que des voitures d'occasion vers l'Afrique, l'Europe et le Moyen Orient. Cette ascension économique et sociale pourra-t-elle être imitée en Argentine ou bien assistera-t-on à une réémigration dans un pays voisin ou bien plus lointain, pensée comme une stratégie de repli. Si l'on se fie au schéma constaté par V. Ebin, on peut penser que l'expérience acquise sur les trottoirs de Buenos Aires permettra l'exploitation d'une nouvelle filière commerciale susceptible de faire émerger la figure du grossiste et pourquoi pas celle du

²⁰ B.Riccio, « Transmigrants » mais pas « nomades ». Transnationalisme mouride en Italie, in *Cahiers d'études africaines*, n°181, 2006, pp95-114

négociant dans l'import-export, et augurant une mondialisation par le haut. Mais gardons nous de toute prospection car d'une part, c'est plus une vocation de l'astrologie que des sciences sociales et d'autre part, s'il peut y avoir des similitudes, les processus migratoires ne se reproduisent pas à l'identique eu égard aux temporalités et à la spécificité des sociétés d'accueil et des ressources qu'elles proposent.